

## Réponse à Viviane

Chère Viviane, chère Isabelle, chers amis,

Merci à tous d'être venus – cela fait chaud au cœur-, et merci à vous, Viviane, d'avoir accepté de me remettre ces insignes. C'est avec beaucoup d'émotion que je les reçois de vos mains car vous avez toujours montré à mon égard une attention bienveillante et, d'année en année, à chaque nouvelle parution, je guettais dans la boîte aux lettres l'enveloppe où je reconnaîtrais votre écriture. Et je savourais chacun de vos mots.

Mon respect pour vous est si grand. J'ai l'impression de vous connaître depuis bien avant notre première rencontre, et c'est un peu vrai, puisque j'ai eu la chance d'avoir en votre fils Jean, Jean Stoloff, un merveilleux camarade de khâgne et un inoubliable ami. Jean était discret. Un matin que je lui parlai innocemment de vous, pour vous avoir regardée et écoutée la veille dans l'émission de Bernard Pivot, je vis son visage s'illuminer d'un grand sourire malicieux. L'oeil noir brillant, où il n'était pas difficile de reconnaître la fierté filiale, il m'annonça tout bas : « Viviane ma mère ».

C'était un cours d'espagnol, un samedi matin, une vraie punition, on peut le dire, et nous avons passé les deux heures de cours à parler de vous en dépit des protestations de la prof. Ce cours d'espagnol du samedi matin est devenu notre causerie hebdomadaire et j'ignore quelle note Jean décrocha au concours en espagnol, mais pour moi ce fut une catastrophe.

Pas grave : mieux vaut gagner un ami qu'une bonne note. C'est toujours ainsi que j'ai vu les choses, ainsi que j'ai essayé de vivre. Avec Jean, je partageais un dégoût de la compétition qui asservit les hommes – et ma foi, vous l'avez très bien écrit, Viviane, dans votre magistral livre *L'horreur économique*.

L'amitié, c'est par elle que je suis ici ce soir parmi vous, dans cette maison du Mercure de France qui m'a tant apporté. Comme la plupart des expressions que nous employons tous les jours, nous oublions de les écouter à la lettre : une maison d'édition. Dans ce syntagme si familier, on oublie le mot maison. Pourtant, c'est bien de cela qu'il s'agit pour moi, et j'ai pour habitude de dire que le Mercure est ma seconde maison. Ne vous méprenez pas : je ne vais pas

filer la métaphore de la grande famille, ce cliché usé jusqu'à la corde. J'ai eu une famille, je sais ce que c'est, et je lui ai consacré une si grande part dans mes livres que je ne peux confondre les affects.

En même temps, je vous parle bien d'une famille, celle à qui est attachée cette belle maison de la rue de Condé, je vous parle d'une mère, Simone Gallimard, qui me fit faire mes premiers pas dans le monde littéraire, me livra de précieux conseils, et aussi, disons-le, me fit souvent rire aux éclats ; Simone, dont la sagacité, l'humour et la pénétration des êtres faisaient une personne elle aussi inoubliable.

Et je vous parle de sa fille, Isabelle Gallimard, qui, répondant aux vœux de Simone, a repris le flambeau du Mercure avec son talent personnel et un succès qui n'appartient qu'à elle. Isabelle qui, je ne l'apprendrai à personne d'entre vous, est une amie intime, l'un des êtres les plus chers à mon cœur, sans cesser d'être, bien sûr, une éditrice exigeante, attentive, et d'humeur égale. J'insiste sur cette constance de caractère car, dans la catégorie des grands anxieux à laquelle j'appartiens, c'est un trésor que d'avoir pour interlocuteur une amie posée qui peut, si nécessaire, quand l'auteur en moi prend vapeur sur son céleste nuage, le charrier gentiment et le faire retomber sur terre en douceur.

Quand l'écriture c'est votre vie, quand vous réalisez que vous n'êtes jamais aussi intensément en vie que lorsque vous écrivez, vous êtes forcément livré au doute, aux affres, à la plus haute des inquiétudes, cette inquiétude qui, disait Goethe, est le meilleur de nous-mêmes. A cette inquiétude ontologique et esthétique, s'ajoute bien sûr pour l'écrivain la précarité matérielle, la difficulté quotidienne pour s'en sortir, ces vaches maigres que j'ai bien connues et qui allaient par troupeaux entiers. Pris dans tant d'incertitude, j'avais besoin d'un lien rassurant et d'un lieu où me poser... un continuum, une confiance en mon travail que j'ai trouvés ici, au Mercure. En retour, j'ai accordé à cette maison ma fidélité car, beaucoup d'entre vous ici le savent, la fidélité est dans mon tempérament. Une des rares qualités que je me reconnaisse.

Qualités, qualités... Hum ! le mot est lâché. Parlons donc de cette médaille. De ma modeste famille maternelle, j'ai reçu en héritage une boîte contenant quatre étuis en maroquin rouge ou bleu. Des étuis comme des petits cercueils

et pour cause : ce sont des étuis de Médailles militaires et de Croix de guerre. Mon arrière-grand-père, tombé pour la France en 1917 ; son fils, mon grand-père, mort au champ d'honneur en 1940. J'ai longtemps cru qu'il fallait mourir au combat, de préférence à vingt ans, pour recevoir les honneurs de son pays. Que seule la mort pouvait apporter la reconnaissance.

Et voilà que je reçois un courrier en mai dernier m'annonçant que je vais être distingué dans l'Ordre national du Mérite. De me pincer : suis-je encore en vie ? Oui, à peu près. De me gratter la tête, alors : j'aurais donc bien du mérite ? Quel genre de mérite ? C'est bien la question à laquelle je ne saurais répondre.

Il y a eu treize livres. Il y a eu l'aventure du Goncourt, une formidable récompense déjà, à laquelle je rêvais adolescent, en m'imaginant devenir écrivain et bien sûr écrivain à succès. Car tous les aspirants romanciers connaissent le syndrome Fitzgerald, même ceux qui refusent de l'avouer : ce fantasme de connaître dès le premier roman les feux de la rampe. Pour moi, il aura fallu attendre vingt ans. Mon côté patient, opiniâtre – une autre qualité, peut-être. Puis il y a eu ces trois années à tourner à l'étranger, au gré des traductions, où j'ai tenté de faire bonne figure, de parler du mieux que je le pouvais de la culture de mon pays. J'aime mon pays, même lorsqu'il m'exaspère, même lorsque je ne le comprends plus, je continue de l'aimer de même que nous n'aimons durablement que des êtres imparfaits.

Il y a eu, et il y a toujours cette disponibilité que je mets à aller à la rencontre des mondes en difficulté, le monde de la prison et le quart-monde de beaucoup de nos zones dites d'éducation prioritaire. De là d'où je viens, ces cités de Bagneux, je sais que beaucoup de mes camarades d'enfance ont mal tourné. Et je crois que j'ai eu la chance d'avoir de bons parents, aimants mais aussi ambitieux, qui fondaient beaucoup d'espoirs en moi ; la chance d'avoir de vrais enseignants - tous communistes -, qui m'ont appris que rien n'arrivait sans travail ni persévérance. Qui m'ont inculqué cette notion de mérite, précisément. M'ont dit qu'il fallait rester humble et digne, en toutes circonstances. J'ai suivi leurs préceptes autant que je le pouvais. Je suis un enfant de l'école publique et laïque, je suis un enfant de la République. Et je m'essaie désormais à rendre un peu de ce que j'ai reçu.

Encore merci, Viviane, et merci à toi Isabelle de nous accueillir dans ta belle maison bleue. A tous, merci d'être là. Bonne soirée.

G.L.